

XYZ. La revue de la nouvelle



Le regret des joujoux

Fannie Loiselle, *Les enfants moroses*, Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 148 p.

David Dorais

Numéro 111, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2012). Compte rendu de [Le regret des joujoux / Fannie Loiselle, *Les enfants moroses*, Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 148 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 83–86.

Le regret des joujoux

Fannie Loisel, *Les enfants moroses*, Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 148 p.

LA PREMIÈRE ŒUVRE de Fannie Loisel se présente comme un livre concept, comparable aux albums concepts qu'on trouvait jadis (du temps où les albums existaient). L'idée fut de composer ce recueil à la manière d'un livre pour enfants. La page couverture montre une illustration enfantine, celle d'une fillette aux nattes roulées et à la robe bleue, qui tient un modèle réduit de bateau ; la quatrième de couverture est rose bonbon. Les coins du livre sont arrondis, comme sur les cahiers d'école Clairefontaine. La table des matières offre des titres dignes des *Martine* : « La poupée de Sarah », « Christophe fait la fête », « Camille écrit de la poésie », « Éric dans la forêt ». Puis il y a les histoires, regorgeant de tout ce qui plaît aux petits : chatons, poupées, manèges, chocolats, glissades d'eau, maisons en pain d'épice... Et quand un garçon et une fille se retrouvent au lit, même s'ils sont pubères depuis longtemps, ils se contentent de manger des sucreries et de jouer aux chatouilles.



Cependant, le titre du recueil, *Les enfants moroses*, indique que l'univers présenté est moins enchanteur que le lecteur pourrait le supposer. De toute manière, dans notre « ère du soupçon » (ou postmoderne, si vous voulez), comment croire encore à la pure innocence, au ravissement candide ? Il faut qu'il y ait de l'ironie. En effet, les quelques trente histoires courtes racontent la vie désabusée de jeunes gens habitant en ville. Le cadre est réaliste : boulevards, maisons de banlieue, immeubles de bureaux, et surtout appartements. Il semble que l'auteure de vingt-six ans ait décidé d'appliquer 83

à la lettre la consigne donnée aux écrivains débutants de n'écrire que sur ce qu'ils connaissent. On explore dans ces nouvelles la solitude de la vie moderne. Un jeune homme passe une journée interminable au boulot à subir la conversation de ses collègues et, dès qu'il le peut, il se met des bouchons dans les oreilles (« Christophe et l'apocalypse »). Une jeune femme, fascinée par la présence sonore mais invisible de son voisin de palier, pénètre dans son logement pendant son absence (« Le voisin de Léanne »). Une autre accroche sur son réfrigérateur une lettre de rupture adressée à un inconnu et trouvée chiffonnée dans son bac de recyclage (« Audrey apprend à recycler »). Plusieurs histoires adoptent le même schéma : ce qui devait être une idylle tourne mal, ce qu'on croyait destiné à nous apporter le bonheur s'avère décevant. Un chocolat de Pâques en forme d'écureuil nous fond dans les mains. Un serpent que l'on a acheté comme animal de compagnie s'échappe dans l'appartement. On se retrouve dans un party mortellement ennuyeux. Une sortie au zoo entre amoureux vire à la dispute.

Dans une nouvelle, l'un des personnages désapprouve les méthodes de divination comme le tarot. Il préfère l'inattendu : « Un des trucs bien à propos de la vie, c'est la surprise. Pas la surprise en elle-même, mais l'idée de la surprise. » Et à l'inverse, il est déprimant de mener une vie prévisible, sans événements, où tout ce qui arrive relève du banal. L'absurdité de l'existence est d'ailleurs l'un des thèmes centraux du livre. On ignore comment s'orienter, quelle direction suivre. Devant une église, on hésite à entrer et on constate : « [...] je ne saurais pas pour qui ou pour quoi prier. » Une simple course à l'épicerie peut révéler le vide existentiel : « J'ai erré pendant un temps parmi les fromages, les légumes, les produits céréaliers. J'ai passé rapidement l'allée des viandes et des surgelés. Je cherchais quelque chose dont j'aurais eu besoin. J'étais avide de cette chose qui me manquait. » À plusieurs reprises, dans le recueil, revient le motif de la vie vécue par procuration. En jouant au jeu Destins, par exemple, où

84 l'on entreprend une carrière, achète une propriété, fait des

enfants. Ou en imitant un petit couple marié, dans le faux salon d'un magasin de meubles. Ou en mangeant le pique-nique d'une famille heureuse et en s'enroulant dans leurs couvertures. Certaines images symboliques, évoquées par l'un ou l'autre des personnages, ressortent pour exprimer le sentiment de néant qu'ils partagent tous. Vivre, cela équivaut à participer à un marathon avec des centaines d'étrangers, ou à passer ses journées dans un centre commercial au milieu d'inconnus occupés à faire leurs emplettes.

Les enfants moroses appartiennent à ce type de recueils à l'architecture unificatrice, dans lesquels les mêmes protagonistes reviennent d'une nouvelle à l'autre. Alors qu'on les a découverts séparément dans les premières histoires, on apprend au fil de la lecture qu'une telle et une telle sont amies, qu'une telle et un tel sortent ensemble. Suzanne Myre, entre autres, a utilisé le procédé dans *Humains aigres-doux*. Chez Fannie Loïselle, on trouve cinq ou six personnages distincts, mais pas nécessairement différents. Aucun n'a d'individualité originale. Que Camille et non Léanne décide de confectionner un gâteau en pleine nuit, ou que Sarah au lieu d'Audrey s'achète une poupée à New York est sans conséquence : les personnages sont interchangeable. Manque de talent de l'auteure ? Plutôt une illustration de l'uniformité de leurs existences médiocres. Ils ont un état d'esprit commun : l'ennui, la lassitude, la déception.

Le style est peu remarquable, mais il sert bien le propos, justement par son manque de relief. Il s'agit de phrases courtes, simples et correctes. Peu d'inversions, peu de phrases elliptiques (qui dénoteraient une certaine émotion), presque uniquement des descriptions objectives. Le lecteur entend un ton languissant, monotone, détaché, comme si un zombie narrait ses aventures. Même le récit d'un accident de la route fait à la première personne conserve ce curieux décalage : « La voiture était renversée sur le côté droit, dans le fossé. Camille avait les mains crispées sur le volant. J'étais immobile. Des éclats de verre étincelaient dans l'obscurité. J'ai bougé mon corps, en commençant par les extrémités. Je lui ai demandé si

elle pouvait ouvrir la porte. J'ai dû grimper par-dessus elle pour m'extraire de la fourgonnette. Je me suis avancée au milieu de la route, et j'ai commencé à marcher. »

Les moments où l'on arrive à contrer la grisaille du quotidien sont rares, mais ils existent. D'humbles révoltes contre l'ordre établi, comme lorsque Sarah, travaillant au McDonald's d'un Walmart, permet à une cliente de rester bien qu'elle cache des bébés chats dans son sac. Le gérant chassera la cliente, mais Sarah la rattrapera pour adopter l'un des chatons. Ou il s'agit de joies simples, comparables à celles de la chanson *Perfect Day* de Lou Reed : magasiner entre amoureux, puis aller manger au restaurant chinois et, une fois au lit, partager une sucette en forme de diamant. Comblée, la jeune femme formule un vœu : « J'aimerais que cette journée continue à exister, quelque part, à m'attendre. Comme une chambre funéraire. [...] Je voudrais l'emporter, avec tout ce qu'elle renferme. » Le jeune homme accompagne cette rêverie : « J'ai pensé à nos corps enserrés dans de petites bandellettes blanches. Dans une grande étreinte. Conservés ainsi pendant des milliers d'années. » Le bonheur consiste donc à rester figé, voire momifié, dans un état de béatitude. Que le temps s'arrête. L'image de la perfection, ce sont ces corps humains plastinés de l'exposition *Bodies* que visitent Sarah et sa sœur. Tout bien considéré, le recueil de Fannie Loïselle, dans sa fascination pour l'enfance et dans sa déception devant la vie adulte, dit que les années n'auraient jamais dû passer et que le pur bonheur, le bonheur simple et naïf, a été perdu. L'auteure semble se lamenter comme Nelligan : « Ah ! De franchir si tôt le portail des vingt ans ! » (« Le regret des joujoux »).

David Dorais